

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

Dessins épistolaires

Une correspondance

1985-2021



Sommaire

- Dossier** Bernard Noël - Daniel Nadaud. Correspondance 1985-2021
- 02** Édito
- 03** Entretien avec Daniel Nadaud
- 08** Lettres choisies - Dessins épistolaires
- 11** Portrait : Bernard Noël
- 13** Texte inédit sur le thème du Printemps des Poètes : Frontières
- 15** Dernières parutions
- 17** Agenda

Édito

Bernard Noël et Daniel Nadaud « Dessins épistolaires. Une correspondance »

Nathalie Jungerman

« Jadis, en des temps très anciens, c'est sur des canoës que circulaient et se transmettaient poèmes, histoires, contes et légendes. Les Éditions du Canoë entendent s'inscrire dans ce sillage. », peut-on lire sur le site de cette petite maison fondée et dirigée par Colette Lambrichs dont les choix éditoriaux qui lient artistes et écrivains sont toujours remarquables. Elle vient de publier (avec le soutien de la Fondation La Poste) *Dessins épistolaires*, la Correspondance entre le poète et essayiste Bernard Noël (1930-2021) et l'artiste Daniel Nadaud (né en 1942) qui, à partir de 1985 et jusqu'à la mort de son ami, a accompagné ses lettres de dessins. Empreintes d'humour, de violence et de poésie, ses œuvres révèlent un regard acéré et caustique sur le monde et les êtres. Elles dénotent sa fascination pour les outils agricoles et les instruments de guerre, pour l'ingéniosité humaine capable de créer et de détruire. « Ta litho construit une bien terrible machine mais que le trait et la couleur doublent d'une grande tendresse », lui dit Bernard Noël dans une lettre de juin 2000. Les dessins de Daniel Nadaud sont nourris de ses lectures et de ses observations, des récits de son enfance, de documents historiques, de planches entomologiques ou encyclopédiques... Ils s'intitulent : *La soupe à la grimace*, *Bref éloge à l'attention de quelques parasites*, *La cuisine de guerre*, *Délicat désastre*, *Les écervelés*... Daniel Nadaud s'est aussi consacré à de grandes installations composées d'objets, d'outils récupérés ici ou là dont il a fait l'inventaire sur des carnets avant de les assembler pour construire un nouvel objet. La correspondance avec Bernard Noël est le fruit d'une longue amitié et chacun porte un regard sensible à la création de l'autre. Tous deux témoignent de leur époque, s'inquiètent des injustices et violences qui se manifestent autour d'eux, en France et ailleurs. Rencontre avec Daniel Nadaud dont une série de dessins est exposée jusqu'au 21 avril à la Galerie Exils à Paris. Et parce que la Fondation La Poste est partenaire du Printemps des Poètes (du 11 au 27 mars) – la manifestation se déploie aussi en toutes saisons sous d'autres formes –, nous avons proposé à Gaëlle Obiégly d'écrire un texte sur le thème de cette année : « Frontières ».



Daniel Nadaud à Bernard Noël, lettre du 4 août 2007. Page LXX du 2e cahier d'illustrations. © Éditions du Canoë

Entretien

avec Daniel Nadaud

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Vous avez rencontré Bernard Noël grâce à un ami commun, le peintre Jan Voss. Vos échanges épistolaires ont commencé en 1978, puis en 1985, vos dessins ont accompagné les lettres. « Tes lettres sont toujours un double plaisir puisqu'elles parlent aux yeux, puis à ce qu'on appelle la tête. », vous écrit Bernard Noël le 7 juillet 1993. Comment s'est imposé le dessin dans votre correspondance, et qu'est-ce qui vous a poussé à le mêler à l'écriture de la lettre ?

Daniel Nadaud : Quand j'ai commencé à échanger avec Bernard Noël, en 1978, je lui écrivais de longues lettres. J'en ai été surpris en les consultant à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet où elles sont conservées. Car ensuite, elles sont beaucoup plus brèves. Les premières étaient donc assez bavardes et je ne les ai pas transcrites parce que ce qui caractérise notre correspondance, c'est le moment où les dessins sont intervenus dans les lettres. Au début, je n'osais pas lui envoyer de dessins. Pourtant, Bernard venait à mon atelier, soutenait mon travail, mais j'étais intimidé. Il m'a aussi acheté des portraits et notamment un de Roger Gilbert-Lecomte. La revue *Le Grand Jeu*, à laquelle je m'intéressais, était une de ses grandes références littéraires et il aimait particulièrement les poètes René Daumal et Roger Gilbert-Lecomte qui en étaient les piliers. La première lettre accompagnée d'un dessin date en effet de 1985. Il s'agit d'une petite aquarelle sur un morceau de cahier d'écolier qui représente la fenêtre du grenier où j'étais installé. Elle s'appelle « Le goulet » du nom de l'ouverture par laquelle on passait le fourrage. Ce qui a beaucoup de sens puisque c'est une porte qu'on ne ferme pas. Ensuite, le dessin a pris de plus en

plus d'importance. Il était le point de départ de l'écriture puis il s'est imposé. Et l'écriture est entrée dans le dessin. C'est devenu une sorte de jeu entre nous. J'attendais impatientement ses réponses et lui, les miennes. Il y avait un côté ludique et très libre.

Vous venez de publier, aux éditions du Canoë, cette correspondance avec Bernard Noël entretenue pendant une quarantaine d'années, intitulée *Dessins épistolaires. Une correspondance 1985-2021*. Qu'est-ce qui vous a décidé à réunir ces lettres en un livre qui comprend aussi trois cahiers de fac-similés ? Aviez-vous commencé ce projet éditorial avec Bernard Noël ?

D.N. Non, pas du tout. Nous ne l'avions jamais envisagé. Quand Bernard est mort, j'ai relu toutes les lettres que j'avais, et ça m'a bouleversé. Je me suis dit que je détenais un trésor et qu'il ne devait pas rester dans un carton. J'ai parlé de cet échange épistolaire à Colette Lambrichs (Édition du Canoë) que je connais bien. Elle m'a répondu qu'elle aimerait beaucoup le lire parce qu'il y a peu de correspondances entre des écrivains et des artistes. Les écrivains correspondent davantage entre eux. Dans notre échange, il n'y a pas d'enjeu littéraire. Il y a un côté fraternel, joueur, amical. Quelques lettres avec dessins ont été présentées au musée de La Poste, en 1994, dans le cadre d'une exposition sur le courrier illustré. Bernard en a prêté une dizaine après avoir beaucoup hésité parce qu'il disait ne pas du tout avoir envie de s'en séparer.

Avez-vous fait un choix dans ce corpus, ou bien publiez-vous toutes les lettres reçues et envoyées ?

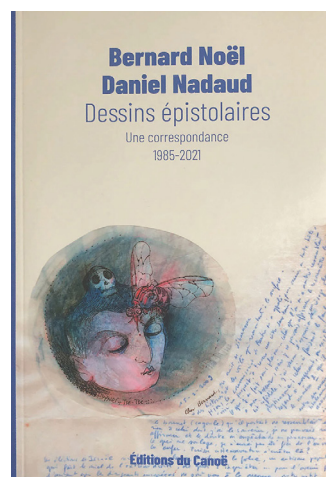


© N. Jungerman, mars 2023

Daniel Nadaud.

Né le 8 décembre 1942 à Paris, Daniel Nadaud, peintre, dessinateur, assembleur, rêveur iconoclaste, se lie d'amitié avec Bernard Noël avec lequel il entame à la fin des années 70 une correspondance nourrie qui se terminera quelques semaines avant la mort de ce dernier, en 2021. Une exposition à la BNF a consacré son œuvre singulière de janvier à mars 2023.

Il a participé à de nombreux livres d'artistes avec des écrivains et ses œuvres sont présentes dans plusieurs musées et grandes collections particulières.



**Bernard Noël, Daniel Nadaud
Dessins épistolaires
Une correspondance 1985-2021**
Éditions du Canoë, mars 2023,
472 pages. Avec le soutien de



D.N. Toutes les lettres, à partir de 1985, sont publiées dans leur intégralité. Celles qui ne sont pas illustrées sont donc absentes de cette édition. C'est un choix non seulement pratique, parce que le livre compte déjà 470 pages et en rajouter une centaine aurait alourdi le volume, mais c'est aussi un choix lié à la spécificité de notre courrier qui est l'image et le texte.

La correspondance témoigne d'une forte amitié et d'une grande attention à l'autre et aux travaux de chacun... Y-a-t-il un livre ou un texte poétique de Bernard Noël qui vous a inspiré, bousculé ou que vous avez particulièrement apprécié ?

D.N. Je me suis évidemment intéressé de près à ce qu'il écrivait, mais nous avons fait peu de livres ensemble, *L'allure mentale* (1986), *La petite âme* (Fata Morgana 2003), *Délicat désastre en 36 poses* (Éd. Le 19, Centre régional d'art contemporain, 2007) puis des entretiens publiés en 2012 et 2017 que je cite de mémoire. J'aime sa poésie, mais je ne l'ai pas illustrée. Les échanges se faisaient davantage par rapport à mon travail que l'inverse. Il a écrit un long texte sur mes travaux dans un ouvrage publié (Éd. Ubacs) à l'occasion d'une exposition à la Chapelle Saint-Julien, musée de Laval, en 1990. Outre ses écrits sur l'art, essentiels à mes yeux, j'insisterai sur *Le Sens la Sensure* (Talus d'Approche, 1985), *La Maladie du sens* (P.O.L, 2001), et *Le Livre de l'oubli* (P.O.L, 2012), composé de notes, réflexions, dialogues, fragments poétiques. Un autre livre, paru chez Fata Morgana en 2019, m'a bouleversé. Il s'agit de *Mon corps sans moi*. Un texte magnifique. Et bien sûr, « Les monologues » aussi (rassemblés dans le volume IV des *Œuvres : La Comédie intime*)... Son œuvre est si riche, proluxe... Son attention aux autres était admirable. Il parlait très peu de lui, il s'intéressait à la personne

qui était en face de lui. Certes, il était un grand intellectuel mais il avait aussi des qualités humaines exceptionnelles. Quand on était avec lui, on se sentait bien, on se sentait protégé. C'est ce que j'ai aimé les premières fois où il est venu à l'atelier alors que j'appréhendais de le recevoir. Je me suis senti soutenu.

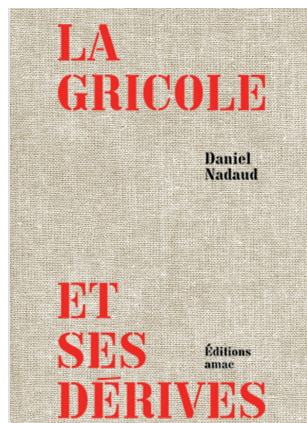
« (...) Je ne saurais expliquer pourquoi les mots me soutiennent alors que je ne sais pas les manier, ne l'ai même jamais désiré (...) », vous écrivez dans une lettre datée du 12 juillet 1993. Une affirmation qui peut sembler étrange puisque vos lettres, vos livres, les titres donnés aux dessins dans vos carnets prouvent l'importance des mots et de l'écrit dans votre travail et que vous savez très bien manier les mots, souvent avec facétie, à l'instar de vos dessins !

D.N. Oui, en effet, mais à l'époque je n'en avais pas conscience. J'aimais écrire des lettres car j'avais besoin d'un interlocuteur dont j'attendais impatiemment la réponse. C'est en 2012 que j'ai décidé de franchir le pas. Dans *Sur un fil* (Diabase, 2012), j'ai repris des textes anciens, beaucoup de notes autobiographiques sur l'enfance, ou en rapport avec mes travaux. Une chose a été très marquante dans mon enfance : jusqu'à l'âge de 14 ans, ma mère m'a acheté un

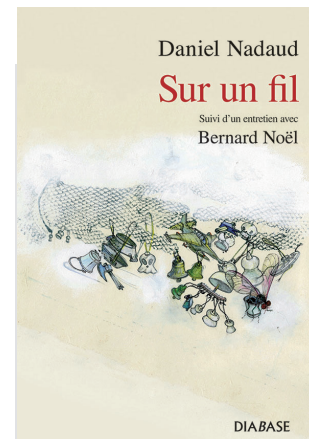
livre par semaine. Elle m'emmenait dans une librairie et elle me laissait choisir. Elle me disait : « Tu prends ce que tu veux ». Ce qui était un cadeau extraordinaire. J'adorais les livres, j'étais un lecteur insatiable et c'est pour cette raison que j'étais intimidé à l'idée de passer à la rédaction. Je ne voyais pas non plus l'intérêt d'illustrer des textes. C'est venu plus tard, un peu grâce à Bernard Noël d'ailleurs. Aujourd'hui, mon rapport à l'écriture est très différent : j'ai consenti à accepter que j'aime écrire.

Dans cet ouvrage, *Sur un fil* (vous parlez de son élaboration dans quelques lettres de 2011), vous écrivez : « le dessin n'est-il pas une forme d'écriture ? Les objets tracés remplacent les mots. » Ces objets issus de registres différents, accumulés, assemblés, et ces figures, visages, animaux, insectes qui peuplent vos dessins, permettent-ils de construire une histoire, de représenter un rêve, un souvenir ou de réfléchir à une certaine réalité du monde qui nous entoure ?

D.N. Oui bien sûr, c'est le dessin qui construit l'histoire. Aussi, j'ai toujours eu besoin de décrire ce que je faisais, que ce soit en peinture ou avec les installations. Souvent, quand je fabriquais des objets, j'avais un grand plaisir à mentionner tout ce qui les composait, à énumérer la totalité



Daniel Nadaud
La Gricole et ses dérivés
Éditions amac, oct. 2022, 236 pages.
Monographie rétrospective qui rassemble cinquante années (1970-2020) de chemine-
ments, de boucles, d'avancées, de dessins, de
sculptures, d'installations et de carnets.



Daniel Nadaud
Sur un fil
Suivi d'un entretien avec Bernard Noël
Éditions Diabase, mars 2012, 128 pages.

des fragments qui entraînent dans mes constructions. Je nommais la matérialité des objets, comme si c'étaient des mots. Le vocabulaire fait partie du jeu. Entre le dessin et l'écriture, il n'y a pas une très grande différence. Ils sont une manière de s'exprimer.

Vos dessins et jeux de mots témoignent d'un goût prononcé pour la poésie et l'humour noir, la facétie... Les mots sont-ils à l'origine de vos dessins ?

D.N. La grande révélation pour moi a été *l'Anthologie de l'humour noir* d'André Breton. Quant à savoir si les mots sont à l'origine ou non de mes dessins, je ne sais pas. Quand j'étais enfant, j'étais souvent malade et comme j'étais alité, je lisais beaucoup. Je me souviens de la lecture du *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval, je devais avoir 12 ou 13 ans. J'étais ébloui. Les grands chocs que j'ai eus, je les ai eus avec les livres, avant de découvrir la peinture. Et les tableaux, je les ai découverts à l'intérieur des livres avant de voir les originaux. Le premier peintre que j'ai aimé, aujourd'hui je ne comprends pas trop pourquoi (!), c'est Renoir. Mon père jouait aux courses et il me donnait de l'argent pour acheter les journaux spécialisés. Un jour, je n'ai pas rapporté de journaux pour ses paris, j'ai acheté un petit livre sur Renoir. Mon père, qui était très coléreux, a dû s'énerver contre moi, mais je ne m'en souviens absolument pas ! Ensuite, il y a eu Max Ernst, dont j'ai rencontré l'œuvre chez un libraire. Ce n'est pas Ernst qui m'a intéressé de prime abord, c'est son nom. Car mon grand-père paternel s'appelait Ernest. Et comme ce prénom paraissait ridicule à l'époque, je trouvais que Ernst c'était Ernest magnifié. J'ai pris le livre et quand je l'ai ouvert, j'ai été bouleversé, notamment par les collages. Je n'imaginai pas qu'on puisse faire de pareilles choses et avoir une telle liberté. C'est l'émotion qui amène l'œuvre. Je pense que ce n'est pas du tout une démarche intellectuelle. On dit souvent que c'est très cérébral, mais je ne trouve pas. Les dessins sont arrivés comme des oasis,

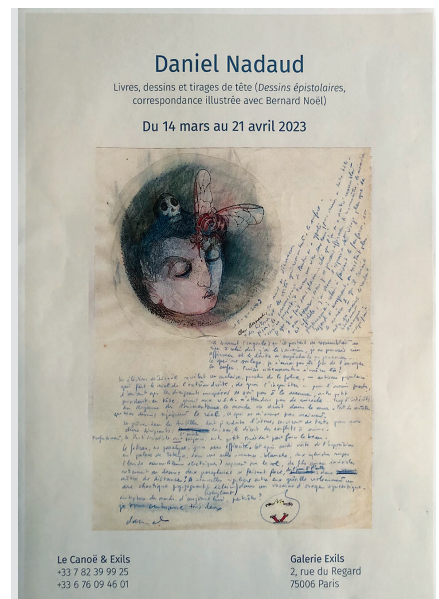
c'est-à-dire que je me sentais perdu et c'était mes îlots auxquels j'ai pu me raccrocher. Je suis allé à l'École des Arts Appliqués (j'avais 16 ans quand j'y suis entré) parce que je voulais absolument dessiner. Je n'ai pas pu entrer aux Beaux-Arts ensuite, on n'a pas voulu de moi. Sur le moment, ça m'a beaucoup pesé, mais aujourd'hui je me dis que c'était une chance finalement. Aux Beaux-Arts, j'ai vu Roger Chastel (1897-1981) qui avait à l'époque une aura moderne, alors que les professeurs étaient tous considérés comme ringards. C'était peu avant 68, en 1965. Je suis allé voir ce « maître » – je revenais d'Algérie –, et je lui ai montré une centaine de dessins au fusain que je pensais expressifs. Il les a regardés dans le silence le plus complet. Puis, il m'a dit en mimant un zéro avec ses doigts : « Jeune-homme, ça ne vaut rien ». J'ai quitté l'atelier tremblotant et je n'y suis pas retourné. J'étais démolé. Puis en 1998, Alain Buyse, sérigraphe à Lille, qui était un homme extraordinaire, m'a demandé de faire une affiche sur ce mauvais coup. Je n'ai pas dessiné mais j'ai écrit un texte dans lequel j'ai noté que *rien doit devenir tout* : « Je ne suis rien donc je vais devenir tout. »

Les lettres échangées avec Bernard Noël dévoilent au fil des années vos lectures, vos livres, vos projets, vos travaux. Il y est également question de l'actualité politique, de vos observations sur le monde chaotique dans lequel nous vivons, sur la folie des hommes, l'injustice, les abus de pouvoirs...

D.N. Oui, il est très souvent question de l'actualité politique dans la correspondance. Dans mes dessins, c'est devenu quelque chose d'important. Mais pendant toute une période, celle où je peignais, je n'étais pas dans une revendication sociale, j'étais plutôt du côté d'Odilon Redon, dans une espèce de rêverie et de songe. Ensuite, j'ai raccordé ces rêveries à des réalités. Par exemple, lorsqu'à ma grande surprise, on m'a demandé de faire un portrait de Che Guevara, j'ai représenté le

Daniel Nadaud
Livres, dessins et tirages de tête (*Dessin épistolaires*, correspondance illustrée avec Bernard Noël. Éd. Le Canoë)

Du 14 mars au 21 avril 2023
Galerie Exils, 2, rue du Regard
75006 Paris



révolutionnaire mort, un visage squelette surmonté du fameux béret. (Il est reproduit dans le volume de correspondance). Le portrait a été refusé et j'ai trouvé cela formidable, car ce refus signifiait que mon dessin avait du pouvoir. Puis, j'ai fait des planches qui s'appellent *La fée électricité manque d'éclairage*. J'ai entamé une thématique un peu polémique, féroce. Je mélange des personnages historiques et je les introduis dans des ampoules. Les guerres ont pris aussi de l'importance dans mes dessins. Dans la petite série présentée à la galerie Exils (jusqu'au 21 avril 2023), *Bref éloge à l'attention de quelques parasites*, en arrière-plan, le Moyen-Orient en 2009, parce que, tout en dessinant, j'écoutais la radio et j'entendais d'horribles nouvelles.

Vos dessins sont hantés par l'Histoire et notamment par la Grande Guerre... Vous dites avoir « une répulsion absolue pour les armes » et les « représenter, cependant, avec jubilation. » Ces dessins sont nourris des récits de vos deux grands-pères... Pouvez-vous nous en dire davantage ?

D.N. Oui c'est exact, je représente les armes avec jubilation et je suis fasciné par les objets agrico-guerriers, alors que la destruction et la violence me sont insupportables. Les dessins sont surtout nourris des récits de mon grand-père maternel (1896-1963). Mon grand-père paternel était sous-officier de carrière, donc militaire de métier, mais il ne m'a rien raconté. L'autre était apprenti boulanger quand il est parti au front. Et anarchiste. Il a eu une importance considérable pour moi parce qu'il m'a appris beaucoup de choses. Après la guerre, il est devenu quincailler, ce qui explique mon amour pour les outils. La quincaillerie était pour moi la caverne d'Ali baba. Il avait un rapport très subtil avec les objets. Par exemple, sur un mur peint en blanc de sa boutique, il exposait tous les outils agricoles manuels, les pioches, les fourches, etc. Et quand une fourche était vendue et donc retirée du mur, il remaniait

toute la présentation, comme font les installateurs dans les musées. Il avait acheté un piano, alors qu'il n'avait jamais appris la musique, et faisait des petits concerts improvisés. Il aimait jouer, peindre aussi, des compositions superbes, très spontanées. Il était libre et passionné. Il me disait que tout est possible dans la vie. C'est merveilleux d'entendre cette phrase quand on est un enfant. Pendant presque toute la guerre, mon grand-père était électricien. Il m'a raconté comment il avait tué un jeune Allemand à la baïonnette dans un des premiers combats qu'il a faits, en mimant la jambe qui pousse le corps pour retirer la lame. C'était insupportable. Il s'était donc porté volontaire aussi souvent que possible pour la mission d'électricien afin de ne pas revivre une telle scène. Les électriciens ne vivaient pas longtemps. Ils sortaient à six le soir, quand la nuit tombait, allaient vers les lignes allemandes, sectionnaient les barbelés, répertoriaient les positions et le système de défense de l'ennemi. Ils portaient un pistolet mais n'avaient pas le droit de s'en servir pour ne pas se faire repérer. Il a survécu miraculeusement. Une fois, les Allemands ont surpris leur petite escouade. Ils les ont alignés sur le parapet de la tranchée et un officier les a abattus au pistolet, l'un après l'autre. Il a reçu une balle, elle a éraflé sa joue et elle est sortie par le nez. Il devait saigner abondamment. En tombant, son casque est resté sur sa tête, et quand l'officier a tiré une deuxième balle dans la nuque, le casque a fait ricocher le tir. Il a été blessé à nouveau mais légèrement, et il est resté comme mort, semblable à ses compagnons, tous exécutés. Il a attendu la nuit pour repartir. La deuxième fois, c'était à Verdun. Il était complètement perdu, ne pouvant pas distinguer les lignes françaises des allemandes parce que le terrain était bousculé par les bombardements. C'était le chaos. Il n'y avait que des hommes et des chevaux morts autour de lui. Les soldats revenaient du front avec 75% de pertes. Il est resté sur le

champ de bataille plusieurs jours sans eau ni nourriture, mais il a mangé de la viande de cheval et bu dans les flaques d'eau pour survivre. Il a attrapé la typhoïde qui l'a laissé inanimé près d'un cratère d'obus. À l'époque, les brancardiers triaient d'un côté ceux qui n'avaient aucune chance de s'en sortir et de l'autre, ceux qui pouvaient éventuellement être soignés. Comme il a bougé la main, ils l'ont mis sur le bon tas. Il a donc encore été sauvé. Après ces terribles épreuves, il n'avait plus peur de rien. Ce qui est formidable, c'est qu'il n'a pas été détruit. L'envie de vivre a dominé par-dessus-tout. Il a gardé une fraîcheur extraordinaire.

Quel médium artistique préférez-vous utiliser ?

D.N. Je préfère utiliser des médiums très simples. C'est pourquoi j'aime tellement le dessin car il suffit de peu de choses pour en faire. Je n'aime pas les papiers luxueux, mais les papiers très fins, et particulièrement le papier millimétré. Cela me vient de l'école. Je n'aimais pas l'école, mais j'appréciais beaucoup la géométrie. Sur le papier millimétré, il y a déjà un dessin, un paysage. Quand on fait un trait, on est dans un univers, des éléments se croisent. Ce qui me plaisait et me faisait beaucoup rêver. C'est d'ailleurs pour cette raison que je continue à l'apprécier et que je l'utilise très souvent. Je dessine principalement avec des crayons, des pastels à la cire aussi. J'ai fait de la peinture pendant 15 ans, avec des pulvérisations. Mais le plan du tableau m'a semblé contraignant et mes travaux m'ont conduit à m'éloigner d'elle, au profit de l'objet et de l'espace. J'étais écrasé par les autres, par la foule de références, car il y a tellement de peintres extraordinaires que trouver sa place n'est pas simple. Et comme j'ai vu la grande exposition Matisse en 1970, au Grand-Palais, j'ai eu un coup terrible et me suis dit qu'il fallait arrêter de peindre.



qui représente trente-six ans de travail. Puis, mes dessins, estampes et carnets ont fait récemment l'objet d'une exposition dans la salle des donateurs. Mon travail a été présenté avec beaucoup de soin et j'en suis très content. Les carnets vont souvent à la poubelle quand un artiste disparaît, c'est pourquoi j'ai fait ce don à la BNF. D'autant plus qu'un critique à qui je les avais montrés m'a dit qu'il fallait les démonter. Ce qui est un comble, car si je détache les feuilles, la chronologie – spécificité même du carnet – se perd. Le carnet est le réservoir des travaux en cours, la mémoire des curiosités passagères. Le défilé des jours détermine l'ordre et disperser les pages le détruirait.

Et qu'est-ce que vous a apporté la lithographie ?

D.N. La lithographie, c'est du dessin pur. Et de surcroît, sur la pierre. Il faut l'avoir fait pour le savoir : c'est le plus beau support pour dessiner. On trace des traits au crayon lithographique [crayon gras formé d'un mélange de savon, de cire, de suif et de noir de fumée] sur une matière résistante et séculaire, quelque chose qui a des milliers d'années. Il y a une espèce de connivence avec le temps. J'ai adoré dessiner sur la pierre. Je ne suis pas très fort techniquement, mais je l'ai fait à ma mesure. Je me suis équipé au minimum dans mon atelier. J'ai fait faire une presse par un mécanicien des Beaux-Arts qui est beaucoup plus simple que la « bête à corne ». Elle permet de faire des formats raijn. Et pour les petits formats, j'ai acheté une presse hollandaise à manivelle. J'ai donc trois objets importants dans mon atelier : une presse fabriquée sur mesure, une autre, de fabrication récente, et une troisième à graver que j'utilise uniquement pour faire des reports. Quant à mes linogravures, je ne les imprime pas moi-même, elles sont tirées sur une presse à bois dans un autre atelier que le mien. C'est à l'école des Beaux-Arts de Nantes où j'ai enseigné que j'ai connu la technique lithographique.

J'ai fait ma première litho à l'atelier de Franck Bordas. À l'époque, des artistes connus y venaient, et on avait un temps limité pour dessiner sa pierre.

Comment est venu ce terme, La Gricole ?

D.N. Un jour de 1992, lors d'une conversation avec mon ami le poète et critique Pierre Gicquel, j'ai découvert ce terme. Pierre a parlé de la peinture avec emphase, comme si c'était une déesse. Il a dit qu'il faudrait lui trouver une maîtresse pour donner un nom à l'ensemble de mes objets. *La Gricole* est une dame simple, avec de la terre dans ses sabots. Ce n'est pas une déesse. L'idée me plaisait beaucoup. C'est ainsi que *La Gricole* est devenu le terme générique pour qualifier ma production.

Une exposition à la BNF, salle des Donateurs, a eu lieu du 10 janvier au 12 mars... Vous y avez présenté notamment vos carnets...

Comment s'est-elle organisée ?

D.N. Il y a trois ans, je suis allée voir Cécile Pocheau-Lesteven, conservatrice en chef au département des Estampes et de la photographie, et je lui ai dit que j'aimerais faire don de mes carnets à la BNF. Cécile a été enthousiaste et j'en ai donné quarante. Ce

Daniel Nadaud. 6 décembre 2014
In *Dessins épistolaires*. Éditions du Canoë, pages CXII et CXIII du 3e cahier d'illustrations.

Sites Internet

Éditions du canoë

<https://www.editionsducanoë.fr/>

BnF : Les carnets de Daniel Nadaud

<https://www.bnf.fr/fr/agenda/les-carnets-de-daniel-nadaud-les-dessous-de-la-gricole>

La BnF met en lumière l'œuvre de Daniel Nadaud, en exposant 40 carnets de dessins entrés dans les collections de la Bibliothèque en 2021 grâce au don de l'artiste.

Lettres choisies

Dessins épistolaires. Une correspondance

Bernard Noël - Daniel Nadaud © Éditions du Canoë

9 juin 1986

Cher Daniel,
Ta lettre, ce matin, et hier au soir, j'ai trouvé au fond d'un carton que je croyais seulement plein de paquets de livres arrivés pendant mon voyage, ta litho colorisée – découverte qui m'a donné une grande émotion parce que... L'émotion s'affirme : on ne la sait pas. J'ai vu une sorte d'horizon sous lequel se croisaient des présences, mais cet horizon était en moi et tu y étais avec Villiers, Mallarmé, Redon – et d'autant plus intensément que tu les formais. La beauté est dans nos yeux, mais c'est parfois l'Autre qui crée nos yeux. Merci, cher Daniel.

J'aurai mon logement à Saint-Denis à partir de mercredi. Je te donnerai mon numéro de téléphone dès que je l'aurai. La première semaine de juillet, en principe, je serai dans le midi pour voir notamment l'expo surréaliste de Marseille et Fata Morgana. La pluie est également ici, et même un froid littéralement extraordinaire, mais il y a aussi le silence. Je vous embrasse
Bernard

15 janvier 1991

Cher Daniel,
Difficile ces temps-ci de se projeter dans l'avenir, d'où mon silence. Je commence donc par vous souhaiter la paix, bien que les gens qui en décident semblent surtout soucieux de la détruire. Comment une guerre serait-elle légitime quand n'importe quel citoyen désireux de s'informer peut découvrir que l'Irak a été attirée dans un piège ? J'espère que l'année sera harmonieuse tout de même pour Claire et pour toi, pour vos enfants, qu'elle vous donnera le meilleur. Je suis toujours très touché par tes envois : merci. Je vous embrasse.
Bernard

Je n'ai trouvé qu'à la fin de l'année ta lettre m'annonçant la réception de mon morceau de roman par la revue : je me demandais ce qu'il en était. Le début dudit roman a paru dans *Caravanes* et un autre fragment dans *Le Guépard n° 2*.

25 février 1991

Cher Bernard,
L'« l'Histoire » devient de plus en plus accablante, l'Amérique n'est vraiment pas l'Amérique ! Toujours est-il que la déprime me gagne, et ce climat guerrier d'une lourdeur incontournable, nourrit une tristesse bien peu attractive. Mon travail devient de moins en moins réalité, celle-ci prenant toute la place. Du coup Daumal n'avance pas, l'exposition de Bruxelles non plus... Et malgré tout j'ose te demander quelques lignes, une page dactylographiée maximum que Jean Marchetti intégrera dans le carton d'invitation. Les objets domineront l'expo future, et j'espère montrer une suite de nouveaux dessins... Pour le moment je ne peux que supposer leur existence, je ne peux rien faire... D'ici le mois de mai cela changera, je l'espère... surtout que cette saloperie de guerre finisse. Affectueusement à toi.
Daniel

4 août 1996

Cher Bernard,
Retour de Belgique, j'y ai monté ma troisième exposition, toujours avec grand plaisir, comme si être hors de mes frontières si peu que ce soit, me soulageait de la pesanteur du monde. Pour les travaux, dont tu demandes le détail, je vais dessiner très prochainement la chose, d'autant que je ne veux plus en entendre parler. J'aimerais beaucoup lire l'essai que tu as rédigé à propos de Claude-Louis Combet. Côté livre, je suis plongé dans les ouvrages de Foucault dont à ma grande honte j'ignorai tout. Lu avec curiosité une biographie très sceptique, sur Rudolf Steiner, par un auteur anglais au regard

désabusé, bouquin trouvé dans une brocante tels, récemment les écrits de Sainte-Thérèse d'Avila ! Comme tu peux le constater, le chaos reste maître de ma curiosité pour l'écrit et l'amateurisme la loi ! J'ambitionne de réaliser une très grande pièce cet été, dont l'inclinaison ira vers la chute, le renversement, enfin tout ce qui penche dangereusement vers le bas. Ceci dans des proportions qui rejoindront *La Gricole*. Hors les livres, parfois je quitte l'échelle intimiste... De Bastogne vers Paris, je me suis arrêté à Verdun, saisi d'effroi devant ce terrain forestier, dont le bouleversement du sol renvoie vers la multitude des hommes massacrés, qui l'ont creusé, malaxé jusqu'à s'y fondre et en devenir le terreau... Tous ces monuments ridicules n'expriment rien, comparé au terrain du drame, à ses cratères de bombes arrondies par le temps, Lui seul, conservera intacts les marques de l'histoire et des carnages dont il fut le témoin.
Je t'embrasse.
Daniel

16 décembre 1996

Cher Daniel,
Parti depuis le début novembre : une tournée aux USA (j'ai fait des lectures dans une dizaine d'universités) puis Mexico que j'avais très envie de revoir. Trois de mes livres viennent d'y paraître en espagnol – ce qui faisait une bonne raison (?). Je t'avais sans doute parlé de la vivacité de la rue, qui humanise jusqu'à la circulation et aux embouteillages. L'art populaire a malheureusement souffert du tourisme. Quant aux fresquistes, depuis que j'ai vu le plafond de l'escalier de la mairie de Guadalajara, je crois qu'il n'y en a qu'un de grand, c'est Orozco. Souvent digne de Goya dans le délire des formes et de la vision, alors que les autres – en particulier Rivera et Siqueiros – sont illustratifs, décoratifs et démagogues. En voici un exemple. L'ampleur impressionne au premier abord, et le brio, mais c'est de l'image – et même de l'imagerie. Le principal étonnement vient, à la réflexion, du fait que toutes ces scènes révolutionnaires ornent des bâtiments officiels. Mais le parti au pouvoir depuis près de soixante-dix ans – et au prix de la corruption, de la manipulation, du trucage – s'intitule Parti Révolutionnaire Institutionnel. Il a des chances

d'être battu aux prochaines élections mais par un parti d'extrême droite. Toujours la même chose partout. La même folie réactionnaire entraînée par le mensonge démocratique. J'espère que la reprise de l'enseignement n'a pas été trop difficile et que tu as pu mener à bien ce que tu souhaitais. André Velter veut faire toute une soirée autour du *Passant de l'Athos* mais il n'arrive pas à obtenir un exemplaire de Marchetti – ce sera sans doute fait quand tu recevras ce mot. P.O.L. m'a demandé si j'accepterais de lui parler. Nous voilà donc réconciliés et je compte reprendre l'*Athos* chez lui augmenté d'une suite de « vues » de villes – mais pas tout de suite. Je suppose que notre livre n'a pas été diffusé en France, hors le Marché de la poésie. Je serai de retour début janvier. Mes meilleurs vœux, pour Claire, pour toi, et vos enfants, de tout cœur.
Bernard

13 juillet 1998

Retour d'Allemagne, cher Daniel, je trouve ton envoi – tes mots – tes objets. Mais qu'est-ce qu'un objet qui ne nous laisse pas tranquille ? Il met ses composants en porte-à-faux et, en conséquence, le regard. Je suis toujours ahuri par mon propre besoin de nommer. Pas moyen de rester dans la vue, dans la présence. En fait, qui est là ? Et, rude sommation comme si l'être était en cause. Pas le sien (l'être n'est pas personnel) mais l'être en soi, qui est – en quelque sorte – remis à sa place par la nomination de l'un de ses éléments. L'Autre – l'altérité, drôle de notion, car Tu fonde Je, en tous cas l'assure d'exister. J'aime voir et revoir *La Gricole*. D'abord *c'est un nom magnifique, tellement neuf* qu'il en provient une propreté superbe. Je ne connaissais pas *Le Mauvais angle*, ni *Coupe-col*, ni *L'Entrave*, qui métamorphose l'hétéroclite des formes autant que des substances en un objet terrible. Qui est là ? Écrasant et moqueur, un Seigneur de la guerre, un ravageur de campagnes... les armes et les larmes !
Je pars pour l'Italie (encore des lectures) jusqu'au 25, puis *Le Syndrome [de Gramsci]* en Avignon, puis retour ici. Je vous embrasse
Bernard



Daniel Nadeau. 11 novembre 2013
In *Dessins épistolaires*. Éditions du Canoë, page CI du 3e cahier d'illustrations.

20 avril 2000

Cher Bernard,

Ta lettre tombe à pic... Lessivé par le montage de cette installation destinée au parc de La Courneuve, je me retrouve ici, dans le bocage, face à une échelle plus humaine. Je dessine sur la pierre lithographique, ce qui me procure un sentiment de repos incroyable ! À peine arrivé, les clarines tintinnabulent encore dans ma tête, d'autant qu'un vent mauvais tournoie sur l'Île-de-France me dit-on ! Pourvu que mon filet résiste... (Il est fabriqué pour se maintenir dans les mers démontées, je dois lui faire confiance.) J'envie de loin tes voyages incessants, « bouger » c'est vivre ! Né en ville, je suis néanmoins resté paysan dans l'âme, j'aime observer la délimitation des champs. En juillet je dois montrer mes travaux à la galerie Remarque, dont s'occupe l'ami Jean-Pierre [Sintive], et dois dans l'immédiat mettre au point la lithographie qui rentrera dans le prochain ouvrage de Donatella Bisutti : *La nuit dans sa clôture de sang*, dont tu es le traducteur. Toutes les notes que tu égraines autour de mes travaux me cernent avec clarté, au cours des ans se construit une sorte de définition étoilée et précise, la magie de tes mots l'autorise, notre correspondance permet le flux.

Je vous embrasse tous deux.

Daniel

21 septembre 2001

Cher Bernard,

La déception que fut Buenos-Aires, apparaît à travers tes lignes. Le désastre économique s'avère malheureusement mondialement très partagé. L'époque n'augure rien de bien, depuis quelques mois je suis pétrifié par les soubresauts de l'Occident et l'horreur qui va suivre à l'encontre de ceux que l'on perçoit de la part des régimes islamistes. Les contradictions qui nous façonnent deviennent de plus en plus explosives. Le monde autour de nous renvoie la violence du nôtre ! Je ne me ressens nullement américain, ces faux discours me dégoûtent ; loin « du bien et du mal », cette notion me fait froid dans le dos. N'a-t-elle pas toujours servi « le pire » ? J'aimerais par-dessus tout rêver avec lucidité : être du monde et à la fois au cœur du monde.

Je t'embrasse.

Daniel

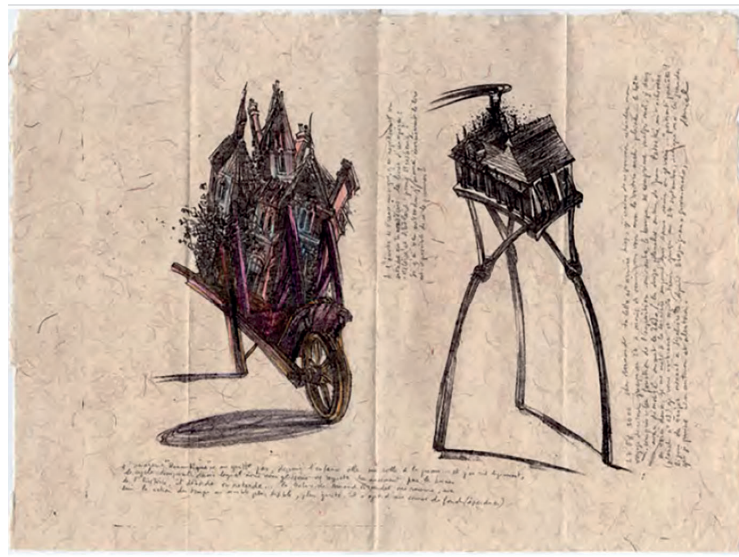
21 mai 2002

Cher Bernard,

Depuis des années un couple de fouines fait bombance la nuit dans l'isolation du grenier de la maison. Tout à l'heure, j'en suivais le mâle que je n'aurai jamais dû rencontrer, il trainait dans la cour, l'arrière-train disloqué, par qui et pour-quoi resteront sans réponse. Malgré ou à cause de cela, son agressivité semblait décuplée, il a fallu lui rompre le cou, ce qui m'a attristé, je ne m'attendais pas à voir un animal si fin, si beau dans sa sauvagerie, manifester une telle violence, qui était soutenue par des cris stridents, et sa gueule ouverte aux dents aiguës et prêtes à mordre, plus ses quatre pattes toutes griffes dehors ! Je n'en menais pas large, sans ma voisine et sa fourche que serai-je devenu ? En contrepartie, je pensais être débarrassé de cette cohabitation bruyante ; il n'en fut rien. La mère et les petits demeurent à l'abri de notre toit. Cette année se poursuit par deux refus. La galerie Caminade me congédie, par écrit ! Alain Lambert refuse le dessin que je lui propose... Impression de revenir à la case départ. Je devrais en être accablé, et bien non !

30 juin 2019

Ma main, cher Bernard, se laisse conduire parfois vers la lassitude... Je me suis mis en tête de faire don à la BNF de 40 carnets tenus de 1980 à 2016... Du coup, je les classe et en dresse le menu, ce qui enclenche de drôles de listes et me ramène en arrière, jusqu'aux années 70, à des notes vibrantes en tous sens, et puis le flux se régularise « La Gricole » arrive, le labour me sauve. [...]



Inassouvi, j'ai le désir de continuer, y compris au milieu des champs... Parmi les vaches, mes compagnes et mon public. Je finis de suite les *Porteuses de seaux* que je présenterai à Vierzon en juin et entame dessins et lithos, hâte de les voir exister. Cet été je devais me rendre à Istres, c'est fichu, le projet se casse en morceaux... Donc je resterai sagement dans le bocage, qui devient un BOCAL. Donne des nouvelles de tes échappées, cela me comblera de joie, moi qui bouge si peu.

Je t'embrasse.

Daniel

Daniel Nadeau. 27 août 2000

In *Dessins épistolaires*. Éditions du Canoë, pages XXXVIII et XXXIX du 1er cahier d'illustrations.

Portrait

Bernard Noël

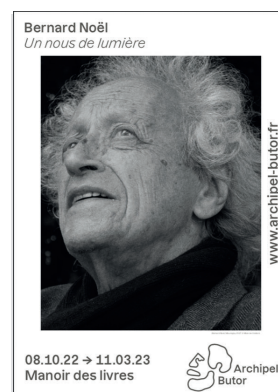
Par Corinne Amar

Il fut à la fois écrivain, traducteur de l'anglais, poète, critique d'art, plasticien, auteur aussi de pièces de théâtre, de livres historiques ou politiques, de nombreux livres d'artistes. Et parce qu'il se rendit compte que le travail physique du peintre dans l'atelier était, au fond, ignoré, il composa ce qu'il appela

des romans d'œil : des romans mêlant l'entretien, l'essai, le geste, les déplacements. Il privilégia la correspondance : preuve en est cet échange de lettres et d'images, trente-six années durant, avec le dessinateur, graveur et sculpteur-assembleur, Daniel Nadaud, intitulé, *Dessins épistolaires, Une correspondance 1985-2021*, tout juste paru aux éditions du Canoë. Il eut une voix, une écriture, une langue, des amitiés, un esprit de révolte aussi contre l'injustice sociale, les guerres – notamment, l'Algérie – qui le rendirent reconnaissable. Sa particularité ? Avoir placé la conscience aigüe du corps, de la peau, au fondement même de l'acte littéraire et poétique de son œuvre. « *Est-il un vivant qui se contente de l'esprit ? Et qui puisse penser autrement qu'avec son corps ?* » Ainsi, se définissait-il, et tel fut le cheminement de son travail et de sa vie.

Sans doute faut-il puiser dans l'enfance et son paysage l'expérience du monde selon Bernard Noël (1930-2021). Né dans l'Aveyron, à Sainte-Geneviève-sur-Argence, de parents paysans aisés – ils ont du personnel à leur service – il voit sa vie bouleversée trois ans plus tard par l'arrivée d'une petite sœur, puisqu'il est confié à ses grands-parents qui vivent à Alpuech, à une quinzaine de kilomètres du village natal. « *Je n'ai pas été élevé par mes parents. Ce qui probablement a été ma chance. Disons ce qui m'a fait ce*

que je suis. Ou ma malchance. Parce qu'il aurait peut-être fallu être autrement. »⁽¹⁾ Alpuech, au bord du plateau de l'Aubrac, à mille mètres d'altitude : un paysage essentiellement lié à la terre nourricière. « *Ce sont de hauts plateaux où le temps est sensible, où les saisons ont une présence très forte, en particulier l'hiver. J'ai la nostalgie souvent de ces hivers parce qu'ils refermaient la maison sur elle-même avec l'arrivée de la neige.* »⁽²⁾ Ses parents, ses grands-parents s'adressent à lui en français, mais l'occitan est aussi très présent, et il lui est arrivé de se demander quelle était sa véritable langue maternelle, entendant plus souvent l'occitan que le français. Au collègue religieux dans lequel il entre, l'établissement fait office de petit séminaire : il se voit devenir prêtre ou séminariste, appréciant, parce qu'elle le libère de sa famille, cette vie rude de l'internat et de la discipline, jusqu'à ce qu'il se sente perdre la foi. Lecteur précoce, il commence à écrire dès l'adolescence, se plonge dans les textes surréalistes, cherchant sa voie entre Antonin Artaud et les existentialistes. La politique déjà ne le laisse pas indifférent. Élève brillant de sa classe de philosophie, il échoue pourtant au baccalauréat en 1949 et part vivre à Paris, afin de s'éloigner de son milieu familial avec lequel il s'est brouillé. « *Le pays d'enfance, il a fallu s'en arracher.* », dira-t-il en 2014, dans un entretien radiophonique avec Alain Veinstein, évoquant le fait d'avoir rejeté toutes ses racines pour se rendre compte finalement qu'elles étaient là, malgré tout. « *Et bizarrement, j'ai découvert cela dans le désert, parce que dans l'Aubrac, il n'y a pas de sable mais il y a de l'herbe, et l'herbe sous le vent c'est un peu comme le sable... Et cela donne une image*



Bernard Noël

Exposition des livres d'artiste de Bernard Noël au Manoir des livres de Lucinges (74)
Prolongée jusqu'au 22 mars 2023

<https://atelier-bernardnoel.com/>

<https://www.printempsdespoetes.com/Bernard-Noel>

« Dans un poème, où est-on ? On est sur un territoire qui a recueilli les traces d'un événement. J'aime à penser qu'un poème est comme un événement naturel. L'événement que provoque une force naturelle. Un orage, par exemple. Un orage verbal. » Bernard Noël. *L'Espace du poème. Entretien avec Dominique Sampiero*. Éd. P.O.L.

qui est à la fois le comble du lieu et l'absence du lieu. C'est peut-être cela l'écriture : le comble du lieu et l'absence du lieu. »⁽³⁾ Sur l'écriture, dont il doute, il reviendra souvent se demandant constamment comment faire pour qu'elle devienne un « instrument exact ». Mais il peine à trouver sa voie. Jusqu'à la révélation avec un recueil de poèmes, *Extraits du corps*. Le corps est pour lui un lieu d'équilibre précaire, et l'écriture, une activité périlleuse, un orage mental, mais aussi une expérience du vide, du vidage, d'où chez l'écrivain, les images de la chute, de la coulure, de la rupture, de la catastrophe, passages obligés avant toute naissance à nouveau. En 1956, en plein froid de l'hiver et du début de l'année, il rédige en une dizaine de nuits une suite de textes. Il a vingt-cinq ans. « *J'habitais alors un atelier de sculpteur à peu près vide. Dans l'un des angles, on avait aménagé une petite cuisine de trois mètres carrés maximum, espèce de réduit en planches avec une porte. J'écrivais là, à la chaleur d'un réchaud à gaz sur lequel bouillait de l'eau. J'écrivais dans l'illusion de serrer au plus près des visions organiques dont l'écriture était l'autoscopie.* »⁽⁴⁾ Le recueil de poésie paraît en 1958 aux Éditions de Minuit. Il s'interrogera rétrospectivement sur l'écriture de ses *Extraits* mettant en avant une chose fondamentalement délibérée : le parti pris du corps telle une évidence, l'expérience du corps, au sens le plus direct : tenter de saisir ce qui se passe à l'intérieur de soi, comme une sorte de paysage anatomique surnaturel : « *Le péritoine se crevasse. Je me peuple de trous d'air. Chaque effort de l'œil crisper comiquement ma gorge.* »⁽⁵⁾ lit-on dans l'un de ces trente-cinq textes ou blocs de textes, égrainés de trous ou de lignes de points, dédiés au corps, tantôt chair, tantôt organes, ventre, poumons, œil, moelle épinière... ; *Extraits du corps* désignera la matrice d'une œuvre qui cherche à saisir comment le corps produit

de la pensée grâce au regard, comment s'inscrit le corps dans l'écriture et pas seulement dans la représentation, en une sorte de paysage anatomique, un puzzle d'organes, d'idées et de pensées mêlés, sous lequel tous ses textes pourraient être rangés. Le recueil passe inaperçu, sauf chez deux écrivains qui vont beaucoup compter pour lui : Georges Perros avec lequel il entretiendra une correspondance qui sera publiée et Jean Daive avec qui il noue des liens d'amitié. Bernard Noël reste silencieux pendant plusieurs années dans l'incapacité d'écrire. « *Longtemps, j'ai eu le sentiment d'en avoir terminé avec l'écriture, en somme d'avoir d'un coup épuisé mon maigre avenir d'écrivain.* » C'est avec *La Face de silence*, en 1967, qu'il renoue le lien à l'écriture. La publication de ses poèmes lui ouvrira les portes de l'édition où il œuvre comme lecteur, correcteur et traducteur. Il publie sous pseudonyme un roman érotique, *Le Château de Cène*, en 1969, dont la violence lui vaut de subir un procès pour outrage aux bonnes mœurs. D'autres récits suivront. Il décide, en 1971, de consacrer entièrement son temps à l'écriture. Son goût pour la peinture et son amitié pour les peintres l'amènent à collaborer à la réalisation de livres d'artistes, à en illustrer certains. « *Je n'ai jamais eu le sentiment de dessiner, mais souvent celui d'écrire autrement. D'écrire sans devoir suivre la ligne ; d'écrire enfin en projetant sur la feuille un état, qui courait ainsi la chance de s'apparaître par une espèce d'instantané.* », écrit-il dans *La Trace et l'Empreinte*.⁽⁶⁾ Une sensation proche de ce besoin impérieux qui, enfant, le faisait se jeter de tout son long sur la neige, pour aussitôt se relever et observer, émerveillé, l'empreinte du corps en creux. Jamais, il ne se considérera comme un critique d'art, mais il aura des amis peintres, s'intéressera à leur peinture, élargira son intérêt, puis écrira des préfaces, des monographies sur

Magritte, Masson, Matisse, David ou Géricault, ou encore, parmi ses contemporains, Olivier Debré, Fred Deux et Jan Voss, à leur demande ou répondant à des commandes d'éditeurs. En 2016, son œuvre poétique est couronnée par l'Académie française avec le Grand prix de poésie.

(1) *L'Espace du poème*, P.O.L., 1998, p. 15.

(2) Entretien avec Jean Daive, *Cahier Critique de Poésie* n° 21, 2011, p. 7.

(3) Bernard Noël, *Du jour au lendemain, Entretiens avec Alain Veinstein*, L'Amourier, 2017, p. 339.

(4) « Entretien avec Jacques Ancet », *La Place de l'autre, Œuvres III*, 2013, p. 156. Cité dans <https://atelier-bernardnoel.com/le-pays-denfance/>, le site consacré à l'auteur.

(5) *Extraits de corps*, Minuit, 1958, p. 33.

(6) Bernard Noël, *La Trace et l'Empreinte*, Fata Morgana, 2001.

Bernard Noël L'Espace du poème

Entretien avec Dominique Sampiero



Éditions P.O.L., fév. 1988, 160 pages.

Frontières

Texte inédit sur le thème du Printemps des Poètes

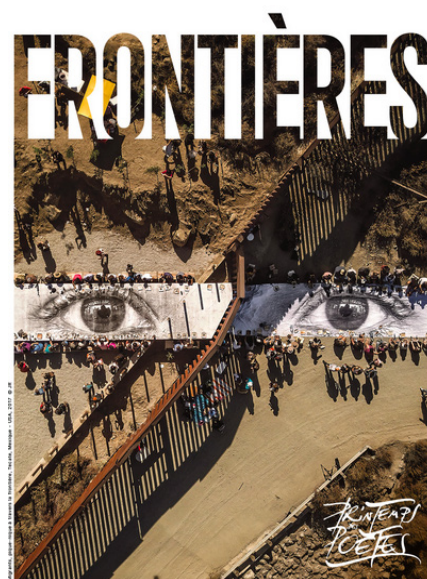
Par Gaëlle Obiégly

J'ai toujours bien travaillé à l'école, sauf en cinquième. La colère me rendait folle. Je me jetais contre les murs ; je me roulais par terre. Je me sentais à l'étroit partout. Les frontières ont commencé à me prendre la tête.

Avec ma classe, nous sommes allés pendant une semaine en Angleterre. Ce n'était pas la première fois que je traversais une frontière mais auparavant je n'y attachais pas d'importance. Peut-être parce qu'auparavant je ne prêtais pas non plus d'attention à mon corps. Nous avons embarqué sur un ferry-boat. Dès qu'il a levé l'ancre, j'ai senti que nous quittions le pays. Et mon corps a perdu en gravité, j'existais moins. Sur le ferry-boat, il s'est passé beaucoup de choses. On a joué ; on a plaisanté ; on a tangué ; on a assisté à une scène hystérique. Voici ce qu'il s'est passé : Notre camarade de classe Nora s'est mise à hurler. C'était comme si elle s'était ébouillantée. Elle hurlait de douleur. Nous avons cru qu'elle avait une crise d'appendicite. Elle était couchée par terre. Elle se tortillait. Elle a fini par parler. On a écouté son récit. Un garçon beaucoup plus grand qu'elle l'avait touchée. Il avait même cherché à entrer en elle. Cela s'était passé dans un recoin du ferry-boat. Nous avions douze-treize ans et nos corps pouvaient être annexés par des corps plus forts ou pas plus forts. Pas plus forts mais roublards. Sur le ferry-boat, Nora était comme moi le reste du temps, très en colère et prête à se jeter par-dessus bord. Elle était hors d'elle. Je la comprenais bien que dans mon cas la colère fut sans raison précise. Après les maths, mon aversion

principale allait à la géographie. En cours de maths, on dessinait des ensembles. Pour que ça sonne amusant, la prof disait au lieu d'ensembles des « patates ». Mais personne ne trouvait ça amusant. Il y avait la situation où les ensembles se pénétraient et l'intersection avait la forme d'une amande. Le contenu des deux ensembles se mélangeait là, dans l'amande. Ça faisait de la couleur. La couleur jaune de l'ensemble A et la couleur bleue de l'ensemble B engendrait la couleur verte. Créer de la couleur n'était pas la finalité du cours de maths mais moi c'est la seule chose qui me rendait cette matière plaisante. Nous y utilisions des compas, des équerres, des craies, des crayons de couleurs, des mines, des pointes feutres. On nous demandait de tracer, de délimiter, de fractionner, de diviser. On délimitait les espaces grâce à de la couleur.

Le professeur de géographie écrivait à même la carte de l'Europe avec des craies de couleurs pour que nous sautent aux yeux certains aspects naturels et politiques de ce continent. Mon malin plaisir, c'était de modifier le tracé des frontières sur la carte. Tout le monde s'en fichait, de toute façon. On prenait cela pour des dessins. Du graffiti. Pas tant pour un acte de rébellion que pour un besoin de marquer mon territoire. Mon frère avait réussi à charmer ses enseignants et toute ma famille en déplaçant la Corse dans l'océan Atlantique. Il avait dessiné la forme de la Corse. Grosso modo, ça ressemble à un estomac mais à la verticale. D'ailleurs, les pays, quand on



25^e PRINTEMPS DES POÈTES 11-27 MARS 2023

regarde un planisphère, font penser à des organes. La Corse, le fait qu'elle soit une île la rendait mobile. Tandis que la Suisse, par exemple, était inamovible. La Suisse a la forme d'un foie, je trouve. La Pologne, c'est plutôt une vessie de bœuf. Chez le boucher, pendant qu'il prépare vos achats, vous pouvez regarder sur les affiches le découpage des bêtes. Des lignes les transforme en entrecôte, macreuse à pot-au-feu, filet mignon, échine, gigot. Et, pour jouer, essayez de trouver leur équivalent en pays. Le tracé des frontières permet d'agrandir ou de réduire un territoire, pas de le déplacer. Les îles peuvent s'enfuir, partir à la dérive. Le rivage est leur frontière, un lieu d'où il est possible de partir. C'est une frontière qui est un point de départ. Et non un mur. Une frontière qui évoque l'ailleurs. Et non la seule réalité.

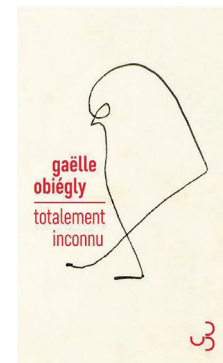
Pour les voyages, je suis munie d'une amulette provenant du Burkina Faso. Elle a le pouvoir de vous protéger lorsque vous passez une frontière. Je n'y croyais qu'à moitié jusqu'à ce qu'un jour j'oublie de glisser mon amulette dans mon bagage. Le voyage fut semé d'embûches, toutes mes mésaventures se sont concentrées aux abords de frontières. C'est ainsi que j'ai compris l'importance de mon amulette. Il ne me semble pas nécessaire de raconter ici mes déboires, cela prendrait trop de place. En revanche, je dirais volontiers quelques mots sur un personnage rencontré sur ma route lors de ces moments chaotiques. Cet homme d'une très haute taille transportait un gros livre. À peine assis dans le café où j'étais moi-même assise, avec moult soucis à affronter suite à l'oubli de mon amulette burkinabé, l'homme a sorti de son tote bag ce gros livre que j'ai déjà mentionné. De loin, il m'était difficile d'en voir le titre. C'était un volume qui ne m'était pas inconnu, il ressemblait à un ouvrage dont j'ai rendu compte ici, dans *FloriLettres*, il y a de ça plusieurs mois, pour ne pas dire années. Je me suis rapproché de ce monsieur qui, en plus du livre, a extrait de son tote bag, au logo très estompé, une pochette

de feuillets mobiles perforés à grands carreaux. Sur la table du café il a disposé son matériel. Nous étions comme dans son cabinet de travail. Pendant qu'il taillait ses différents crayons à papier, je me suis mise devant lui avec l'intention de lui poser une question au sujet du livre. Connaissant l'aubaine que tout importun peut être à un auteur qui procrastine, je n'ai pas craint de me faire éconduire. Après lui avoir dit un mot gentil au sujet de sa casquette, je lui ai demandé de me présenter ce gros ouvrage ouvert devant lui. Il s'agissait bien, comme je m'en doutais, d'un volume des courriers de Napoléon Bonaparte. Et que trouvait-il à en dire ? J'ai posé cette seconde question car entre lui et le livre il avait étalé plusieurs feuillets remplis d'une écriture harmonieuse. Il m'a regardé longuement et silencieusement. Il s'est remis à usiner ses crayons de bois, aussi appelé crayon à papier, crayon gris. La langue française possède bien des particularités régionales. La désignation du crayon en est une, elle varie. Selon un tracé de frontières qui morcelle l'hexagone en une dizaine de territoires, cet outil change de nom. Fin de l'aparté, je reviens à mon lecteur de Napoléon Bonaparte. Je lui redemande ce qu'il a à en dire, puisqu'il écrit tellement. Et cette fois, sans me regarder, il me répond : Rien. Ensuite, il m'a expliqué en quoi consistait sa besogne. Il recopiait in extenso toutes les lettres de Napoléon, son idole. Il fait ça au crayon à papier, pourquoi ? Eh bien, quand il aura fini, il gommara et il recommencera. C'est son activité essentielle. Il est aussi grand que Napoléon était petit, aussi timoré que l'autre était intrépide. Est-ce que malgré tout il s'identifie à lui ? Pas du tout, me répond-il. Mais alors quel est le but de ce travail de scribe ? Aucun, me répond-il. Puis je comprends qu'en copiant les phrases de son idole il essaie de le faire venir en lui. Il l'annexe, d'une certaine manière. C'est un peu comme dans le film de Woody Allen, *La Rose pourpre du Caire*. Le personnage de Tom Baxter, que Cécilia vient admirer tous les soirs sur l'écran

de son cinéma de quartier et qui, tournant un jour la tête de son côté, la rejoint dans la salle pour s'enfuir avec elle. Le grand homme dont je ne connais pas le nom recherche sans doute le moment magique où celui qu'il admire va sortir de la réalité du livre. L'homme qui recopie à la main les lettres de Napoléon devient un peu Napoléon, il cesse de voir une frontière entre l'épopée de l'autre et sa vie à lui.

Gaëlle Obiégly Totalement inconnu

Onzième livre de Gaëlle Obiégly, paru à la rentrée littéraire de septembre 2022.



Éditions Bourgois, 2022, 240 pages.
<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2022/10/05/obiégly-totalement-inconnu/>

Le Printemps des Poètes 25e édition

Du 11 au 27 mars

Partenaire du Printemps des Poètes depuis 1999, la Fondation imprime des marque-pages et des milliers de cartes poèmes pour célébrer cette grande manifestation poétique et inviter à l'écriture.

<https://www.printempsdespoetes.com/Edition2023>



Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Romans



Stéphanie Dupays,
Un puma dans le cœur.

« Face à une situation qui nous dépasse, on peut réagir en fermant les yeux, en prenant la fuite, en éclatant de rire. Moi, je veux documenter ma perte. » En 2014, Stéphanie Dupays aide sa mère, plongée dans ses recherches généalogiques, à se procurer l'acte de décès de sa grand-mère. L'autrice le trouve sur le site internet des Archives de la Gironde, et ce qu'elle lit l'ébranle profondément. Anne Dèche née Décimus 14

mai 1875-14 mars 1964. L'histoire familiale officielle racontait qu'Anne Décimus était morte le cœur brisé par la mort de ses deux fils et de son mari, laissant deux orphelines. Non seulement son arrière-grand-mère n'a pas succombé à son chagrin mais elle a passé trente-huit ans dans un hôpital psychiatrique de Bordeaux, séparée de ses filles, oubliée de sa famille, enterrée vivante sous un mensonge. Enfant déjà, Stéphanie Dupays était convaincue que sa grand-mère, qu'elle adorait, cachait un secret. Elle ne peut rien obtenir ou presque de cette dernière ni de sa mère, dans cette famille on parle peu et surtout pas de choses intimes. Entre fiction et récit personnel, Stéphanie Dupays soulève la chape de silence et redonne vie à cette aïeule. « Que certaines choses invisibles m'aient été transmises, qui ne se reflètent pas dans les miroirs, me terrifie. Et dans mes recherches sur la vie d'Anne Décimus il y a certainement quelque chose comme la nécessité de comprendre cet héritage. » En 2020, haut fonctionnaire dans le domaine de la santé, sa mission d'état des lieux de la psychiatrie en France, la conduit par hasard au centre hospitalier Charles-Perrens où a été internée son aïeule, de 1926 jusqu'à sa mort. Aux Archives départementales de Gironde, elle peut consulter des documents précieux. Anne Décimus écrivait beaucoup, pour elle mais aussi aux médecins, et ces centaines de pages sont riches d'enseignement sur son enfer personnel et sur l'histoire de la psychiatrie en France. « C'est aussi de là que je viens, de cette série de catastrophes que je n'ai pas vécues, de l'absence et de la honte transmises de mère en fille. » Des mots ont été posés, des fils du récit familial ont pu être retissés ; Stéphanie Dupays vit désormais en paix avec ses fantômes. Éd. de l'Olivier, 208 p., 18 €. **Élisabeth Miso**

Biographies



Vincent Gautier,
Steve McQueen
Mécanique de l'échappée.

Regard bleu électrique, élégance, animalité, charisme, assurance virile, Steve McQueen est une des icônes incontournables du cinéma américain. Sous le glamour, le « king of cool » cachait en réalité un tempérament explosif, un ego surdimensionné et des tendances paranoïaques. Né en 1930, abandonné par son père avant sa naissance, délaissé par une mère alcoolique qui se prostitue, il grandit à Slater

dans le Missouri. Très tôt, la violence s'enracine en lui, celle familiale puis celle de la rue qu'il fait sienne, empruntant le chemin de la petite délinquance. À quatorze ans, il suit un cirque itinérant. Après maints petits boulots, un passage par une maison de correction, la marine marchande, une maison close en République dominicaine et trois années chez les Marines, il s'essaye au théâtre à la Neighborhood Playhouse School à New York. En 1958, avec son personnage de Josh Randall dans *Au nom de la loi*, il entre dans tous les foyers américains mais ne rêve que de grand écran, que de concurrencer Paul Newman au box-office. Dès ses débuts, son caractère intraitable, son ambition dévorante et son esprit de compétition rendent les tournages difficiles. En quelques années, avec *Les Sept Mercenaires* (1960), *La Grande Évasion* (1963), *Le Kid de Cincinnati* (1965), *La Cannonnière du Yang-Tsé* (1966), *Nevada Smith* (1966), *L'Affaire Thomas Crown* (1968) et *Bullitt* (1968), il se taille une part de lion à Hollywood. Il fonde sa maison de production, veut être le seul maître à bord, le seul à dénicher des projets au succès garanti. « Vivre avec ce qu'il est et non ce qu'il pourrait être est contre sa nature. » Éternel insatisfait, il épuise ses proches (ses deux premières femmes Neile Adams et Ali MacGraw ne résistent pas), se livre à des bras de fer avec les studios. *Le Mans* (1971), porté par sa passion pour les sports mécaniques, est un gouffre financier et ne rencontre pas le public escompté. Sa consommation de drogues exacerbe sa violence et sa paranoïa. Vincent Gautier brosse le portrait d'un homme tout à la fois obsédé par la gloire et par le besoin impérieux de s'échapper, d'être libre quitte à tout risquer et à se consumer. Éd. Capricci, 112 p., 11,50 €. **Élisabeth Miso**

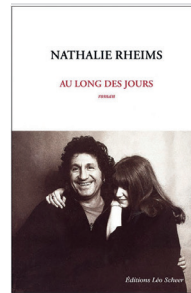
Récits autobiographiques



Paule du Bouchet, L'année blanche.

De 1974 à 1975, Paule du Bouchet a vécu avec son compagnon photographe dans l'Altiplano péruvien, chez des Indiens quechua. À son retour en France, son couple se défait et avec lui le souvenir de cette aventure lointaine. Dans l'impossibilité de partager cette expérience unique, elle enfouit cette capsule temporelle ; cette année extraordinaire se dissout en elle, devient silencieuse comme blanche. Ses carnets et ses enre-

gistements se sont évanouis, ne lui restent que des photographies. En octobre 2019, elle retourne avec Jean-Patrick, un ami photographe, à Hampatura, ce village perché à quatre mille six cents mètres d'altitude, qui les a accueillis l'un après l'autre des décennies plus tôt. Le village entier les attend et les fête. La tôle a remplacé l'herbe sèche de l'Altiplano sur les toits, une vraie route l'ancienne piste, mais Hampatura n'a rien perdu de sa grâce. Les montagnes sont là, majestueuses, la nature si vaste belle à couper le souffle, source de joie immédiate. Quarante-cinq ans plus tard, tout lui est familier, des images, des mélodies qu'elle croyait effacées refont surface. « L'émerveillement, c'est de renouer concrètement avec l'oubli. Retrouver un adulte là où j'avais laissé un enfant, et le même paysage, inchangé. Cette part de mon temps que je pensais « passée » et dont je m'aperçois aujourd'hui qu'elle était la trame même de mon actualité. » Les adultes qu'elle a connus ne sont plus, mais elle redécouvre Juan de Dios, son filleul, qui avait quatre ans à l'époque. Les photographies de leur premier séjour sont exposées à l'école, l'émotion des Indiens est palpable. « Aujourd'hui je suis traversée par cette pensée qu'autrefois j'avais été libre et que je ne l'avais pas su. » Il aura fallu tout ce temps, « cet immense écart entre (s)es deux voyages », pour que Paule du Bouchet prenne toute la mesure de ce qu'elle a vécu là-haut. L'écrivaine déploie ici une subtile réflexion sur notre rapport à la mémoire, au temps, au réel, sur notre manière visible ou invisible d'être connectés au monde, à la nature et aux autres. Éd. Gallimard, 126 p., 14 €. **Élisabeth Miso**



Nathalie Rheims, Au long des jours.

Sur la couverture, une photographie en noir et blanc montre un couple. Le visage qui nous fait face, un homme au grand sourire est un chanteur qu'on croit reconnaître, une toute jeune femme le regard caché derrière sa longue chevelure se serre contre lui et l'enlace. C'est un cliché pris par la photographe Bettina Rheims, sœur de l'auteur. « C'était bien nous, sur ce cliché en

noir et blanc. J'avais la sensation d'avoir, entre mes mains, l'image la plus rare et la plus précieuse qui puisse exister. À moi de faire que ce fragile morceau d'existence reste ou disparaisse à jamais. » Quarante-cinq années plus tard, elle retrouvera ce cliché et, en un récit intime, telle une chanson douce d'autrefois, une mélodie qui marqua, elle raconte ce que fut cette année de passion amoureuse vécue avec cet homme, Mouloudji. Elle a dix-huit ans, il en a trente-sept de plus, il est marié à une femme – jalouse de surcroît – le lui dit d'emblée, mais lui raconte aussi son amour pour toutes les femmes et puis, ses chansons, ses tourments. Elle est jeune comédienne, et au Théâtre de la Ville, à Paris, elle incarne Catherine de Russie, jeune fille, avec Maria Casarès qui joue le rôle de Catherine adulte. On est en 1977. Il est connu depuis les années 50 pour ses interprétations du *Déserteur* de Vian, *Comme un p'tit coquelicot* ou de *La Complainte des infidèles*. Elle l'aime, elle veut le connaître, le raconte, convoque la réalité et la fiction, sans jamais citer son nom. Elle respecte l'homme profondément libre qu'il fut, avec et sans attaches. Elle reprend les textes de ses chansons pour le faire renaître, retracer le parcours de cet homme énigmatique, ténébreux, né d'un père kabyle agriculteur et d'une mère française, amoureux de l'art, doué pour le théâtre, qui écrivit aussi des livres, qui mourra en 1994, à l'âge de soixante-douze ans. Éd. Léo Scheer, 173 p., 17 €.

Corinne Amar



Sophie Lemp, La fille que tu étais.

Préface de Philippe Delerm. L'auteure, dans ce récit autobiographique, revient sur une période difficile de sa vie : l'adolescence et ses trois dernières années de lycée, à la fin des années 1990. C'est l'âge des amitiés, des premiers émois, des références musicales, cinématographiques, des rêves d'amour et du Journal qu'on tient, compagnon du quotidien. En se mettant à distance, privilégiant la forme du tutoiement pour faire revivre celle qu'elle était, elle procède par petites touches, paragraphes plus ou moins brefs, images qui traversent, se penchent pour dire enfin. « Tu faisais partie du groupe le plus en vue du lycée, le reste n'existait pas », et pourtant. Comment être à la hauteur, quand le regard autour de soi, cruel, dénigre l'être que vous voulez devenir, que vous allez devenir ? Elle intègre un cours de théâtre, a des amies, tombe amoureuse, mais au sein d'un groupe qui ne lui ressemble pas et finalement, la maltraite. Elle découvre alors, la honte. « Honte d'avoir tu ma souffrance, d'avoir tenté de délier mon corps, de m'être forcée à rire, d'avoir prononcé des mots qui n'étaient pas les miens. » Les amies volatiles s'éloignent et le désir naissant pour les garçons n'est pas réciproque. Parfois, une tentative de l'un ou de l'autre,

la fugitive sensation d'une étreinte, mais l'incapacité chez elle de manifester ni désir ni tendresse : sa chambre tel un refuge, son corps, étranger à lui-même. Et puis, il y a le baccalauréat, la première folle rencontre amoureuse, les liens tant espérés détachés, les décisions prises de faire du théâtre, de vivre une vie plus excitante depuis la rencontre avec l'amour. Plus tard, la rupture brutale, la séparation. La souffrance fait grandir, permet d'écrire, de jouer, de créer. De cette expérience rejailie, libérée, elle tisse le récit de ces années initiatiques, de ses « je me souviens », jusqu'à enfin *trouver sa place*, son ancrage : le courage d'être soi. Éd. Herodios, 105 p., 16 €. **Corinne Amar**

Agenda

Sélection de manifestations
et projets soutenus par
la Fondation La Poste

Spectacles



« Au bonheur des lettres » Adaptation théâtrale des recueils

Association Auguri Lettra,
Éditions du Sous-Sol

La deuxième édition de l'événement « Au bonheur des lettres » aura lieu
le 27 mars 2023 au Théâtre de la Porte Saint Martin à Paris.

Il s'agit d'un spectacle mis en scène par Jérémie Lippmann qui réunit plusieurs acteurs, actrices, chanteurs... autour de la lecture de correspondances des deux volumes *Au bonheur des lettres* publiés aux éditions du Sous-Sol (et pour lesquels la Fondation avait apporté son aide).

Des lettres écrites par des personnalités littéraires, politiques, historiques, artistiques, sur des registres très différents : humour, drame, amour, engagement...

Les fonds recueillis seront reversés au bénéfice de l'ONG Bibliothèques Sans Frontières, qui facilite l'accès à l'éducation, la culture et l'information pour les populations empêchées.

La première édition, retransmise en direct sur France Inter le 28 mars 2022 avait accueilli au Théâtre de la Porte Saint Martin 800 spectateurs.

Les plus grands acteurs et actrices, chanteurs et chanteuses, musiciens français sont de nouveau réunis pour un spectacle littéraire autour de correspondances mythiques. Ils liront les lettres de Françoise Sagan, Violette Leduc, Juliette Drouet, Nick Cave, Maria Casarès ou Albert Camus...

Textes de combat, d'amour, de rupture ou d'espérance qui évoquent la passion ou la guerre, la musique ou les joies de la création.

Au bonheur des lettres traduit de l'anglais *Letters of note* par Johan-Frédéric Hel Guedj et Claire Debru (Éditions du sous-sol).

Avec **Andréa Bescond**, **Dominique Blanc de la Comédie-Française**, **Valérie Donzelli**, **Isabelle Carré**, **Natalie Dessay**, **Delphine de Vigan**, **François Alu**, **Camille Chamoux**, **Jean-Paul Rouve**, **Auréli Saada**, **Arthur Teboul (Feu! Chatterton)**... [Distribution en cours]

Mise en scène **Jérémie Lippmann**
Assistante à la mise en scène **Sarah Gellé**
Création lumières **Jordan Magnee**

THÉÂTRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN - 8 Boulevard Saint-Martin 75010 Paris
<https://www.portestmartin.com/au-bonheur-des-lettres>

Colloques

LES ADOLESCENTS
ET LEURS PRATIQUES
DE L'ÉCRITURE
AU XXI^E SIÈCLE



Les adolescents et leurs pratiques de l'écriture au XXI^e siècle : quels pouvoirs de l'écriture ?

Restitution de l'enquête

Au musée de La Poste, le 4 avril 2023

Qualitative et quantitative, l'enquête « Les adolescents et leurs pratiques de l'écriture au XXI^e siècle : quels nouveaux pouvoirs de l'écriture ? » comble un manque de données pourtant essentielles sur des pratiques culturelles méconnues. Pour éclairer les décideurs, les politiques publiques et les acteurs de terrain qui contribuent à l'éducation du jeune citoyen, cette enquête vise à fournir une représentation plus objective des pratiques d'écriture réelles des adolescents en dehors de la sphère scolaire, dans leur diversité générique et quels que soient leurs supports (papier/numérique). En 2022, l'association a finalisé les deux premières phases de l'enquête :

Les focus-groupes, dont l'objectif était d'approcher de manière très ouverte les pratiques des jeunes et les discours qu'ils tiennent à ce sujet. Il s'agissait d'une phase exploratoire visant à débusquer des impensés, des points restant flous, à investiguer ensuite par une enquête quantitative. 7 focus-groupes ont été réalisés, permettant d'interroger 54 jeunes entre 14 et 18 ans.

La phase quantitative, menée par le CREDOC. Le panel a été de 1 500 jeunes entre 14 et 18 ans (échantillon représentatif en termes de genre, de zones géographiques et de profils socio-économiques). Ils ont répondu au questionnaire conçu par l'association et revu en collaboration avec le Credoc. Début 2023, la phase qualitative de l'enquête (52 entretiens menés avec des jeunes entre 14 et 18 ans) a également été finalisée.

La restitution des résultats de cette phase finale aura lieu le mardi 4 avril 2023 à la suite d'un accueil-café prévu à 10h au 7^e étage du Musée de la Poste.

L'enquête est financée par le Ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse, le Ministère de la Culture, l'Institut national de la Jeunesse et de l'Éducation Populaire et la Fondation La Poste.

Musée de La Poste

<https://www.lecturejeunesse.org/enquete-3/>

Journée de dialogues avec Alain Françon



Journée de dialogues

La Scala Paris, Le 11 avril 2023

Il y a cinquante ans, à Annecy, Alain Françon créait sa première mise en scène. Celui qui allait traverser tous les répertoires, révéler Edward Bond au public français, entrelacer son œuvre à celle de Vinaver, embrasser dans sa recherche aussi bien Brecht et Ibsen que Marivaux, Tchekhov ou Feydeau, est aujourd'hui le metteur en scène de Nicolas Doutey, qu'il monte avec la même passion, et en même temps, que Beckett.

Alain Françon a toujours « continué de commencer », selon la formule qui clôt sa lettre au Ministère de la Culture de février 2006, au moment de poursuivre son travail à la tête du Théâtre national de la Colline, qu'il a dirigé pendant douze ans (1999-2010). Il appartenait sans doute à un théâtre, sans prétendre rien clore ni embrasser, de donner au public une idée de la profondeur de cette œuvre, à la fois dans le temps et dans l'ostinato de sa quête. Et de convier main dans la main

acteurs de la recherche et auteurs de l'art théâtral, celles et ceux qui collaborent depuis longtemps avec Alain Françon comme celles et ceux qui le découvrent,

Programme de la journée sur le site de la Scala :

<https://lascalaparis.fr/programmation/journee-de-dialogue-avec-alain-francon/>

9h30 – Ouverture par une lettre de Michel Vinaver à Alain Françon, lue par Anouk Grinberg et introduction de la journée par Frédéric Biessy puis Françoise Gomez

La journée de dialogues se conclura par un temps d'échange ouvert : « Alain Françon au prisme de la mémoire vivante », où trois jeunes chercheurs (doctorants ou docteurs) seront invités à se faire narrateur et témoin, en dix minutes maximum, du spectacle d'Alain Françon qui a marqué leur mémoire, enrichi leur approche du théâtre, voire infléchi leur recherche. Tous les témoignages particulièrement parlants recueillis à l'occasion de cet appel pourront se voir publiés, sur le site de La Scala Paris ou dans les actes du colloque.

Le but est de donner lieu à un échange ouvert, où Alain Françon réagira en direct aux récits de rencontre artistique ainsi présentés.

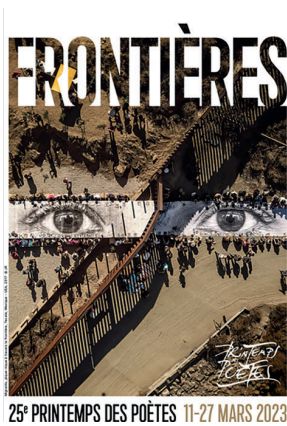
La Scala

13, boulevard de Strasbourg

75010 Paris

<https://lascalaparis.fr/>

<https://www.fondationlaposte.org/projet/les-correspondances-theatrales-2e-edition-lettres-berenice>



Printemps des Poètes 2023 : Frontières

Marraine de la 25e édition : **Amira Casar.**

Du 11 au 27 mars 2023

Partenaire du Printemps des Poètes depuis 1999, la Fondation La Poste imprime des milliers de cartes poèmes pour célébrer cette grande manifestation poétique et inviter à l'écriture.

« Après L'Ardeur, La Beauté, Le Courage, Le Désir puis L'Éphémère, j'avais en tête un intitulé libre et fantaisiste. Pas forcément féérique, mais sans équivoque ni férocité. Un mot qui en appelle à la félicité et à l'imaginaire. Jusqu'à ce que la tragédie guerrière s'abatte sur l'Ukraine. Que l'histoire des frontières, des conflits et des territoires, revienne cadenciser nos consciences. Tourmenter nos esprits.

Mais les frontières ne sont pas que géopolitiques ou armées. Pas qu'un enjeu meurtrier. Ni une ligne de front fortifiée. Il en est même que l'on ne cesse de franchir, du petit jour à la minuit, de l'enfance au lendemain, du visible au caché, de la mort à la vie, du réel à la poésie. C'est cet au-delà des frontières qu'il est temps de questionner, ce monde qui rassemble, étonne, dépayse, plus qu'il ne sépare. Ces limites qu'il nous faut constamment repousser.

Ce danger qu'il nous faut conjurer (...). »

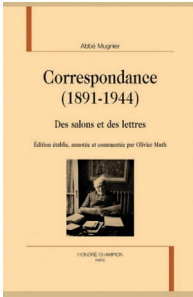
Sophie Naudeau, Directrice artistique du Printemps des Poètes.

(En toutes saisons, sous des formes qui varient selon les partenariats et les lieux : lectures, rencontres, ateliers, résidences, festivals, sélection d'ouvrages, prix, créations inédites, campagnes d'affichage poétique dans les transports en commun...)

<https://www.printempsdespoetes.com/Edition2023>

Livres

Éditions de correspondances soutenues par la Fondation mars-avril 2023



L'abbé Mugnier

Correspondance (1891-1944). Des salons et des lettres

Éditions Honoré Champion, **24 mars 2023**

Correspondance rassemblée et annotée par Olivier Muth. Surnommé « le confesseur des duchesses » et « l'aumônier des lettres », l'abbé Mugnier vaut mieux que la réputation mondaine qu'il a laissée. Sa correspondance avec ses amis Aurore Sand, Élisabeth Greffulhe, Jeanne et Simone Arman de Caillavet, Anna de Noailles, Robert de Montesquiou, Jean Cocteau, Marcel Proust, Paul Valéry ou encore Louise de Vilmorin, donne à voir une personnalité plus complexe. Connu pour avoir ramené Huysmans à la foi, l'abbé se montre sévère sur l'Église, qui lui semble manquer de tolérance et de charité. Il est réclamé par le Tout-Paris pour bénir les unions, trouver un bon époux, résoudre un problème conjugal... Car l'abbé aime le monde, et ne s'en cache pas. Mais c'est aussi sa passion pour la littérature qui se dévoile dans sa correspondance, en particulier pour Chateaubriand et George Sand. Il encourage ses amis à écrire, jamais avare de compliments, parfois jusqu'à la flagorneurie. Il sait repérer les talents, encourager la jeune génération, sans toujours la comprendre, se montrer curieux et ouvert d'esprit, parfois un peu trop... Observateur de son époque, c'est aussi un homme de son temps ; sa correspondance ressuscite tout un monde, celui des salons de la Belle Époque et de l'entre-deux-guerres.



John Steinbeck

Les Lettres d'À l'Est d'Eden - Journal d'un roman

Traducteur : Pierre Guglielmina. Éditions Seghers, **6 avril 2023**

Après les *Jours de travail*, le journal des *Raisins de la colère*, Seghers publie la correspondance de Steinbeck à son éditeur, lors de la rédaction d'*À l'Est d'Eden*... Alors qu'il commence la rédaction d'*À l'Est d'Eden*, son roman le plus ouvertement autobiographique et sans doute le plus ambitieux, John Steinbeck se lance dans une longue lettre qu'il écrit quotidiennement à son ami et éditeur, Pat Covici. Pour lui, cette lettre ininterrompue a une triple vocation : elle le prépare physiquement et psychiquement à la rédaction de ses feuillets du jour ; elle offre un laboratoire dans lequel il revient sur les ambitions du chapitre en cours ; elle lui permet de tenir la chronique de la création, réflexion sur le temps, la littérature, l'inspiration, l'œuvre à l'œuvre. Chaque jour, du 29 janvier au 31 octobre 1951, Steinbeck documente ainsi son processus d'écriture, se confie sur des sujets intimes, offrant ainsi un angle fascinant sur l'expérience du Nobel, une vision de l'homme et de l'écrivain, mais aussi de la relation qui unit un auteur et son éditeur. Publié aux États-Unis en 1968, l'année suivant la disparition de Steinbeck, *Journal d'un roman, Lettres d'À l'Est d'Eden*, se situe dans la lignée de *Jours de travail*, *Les journaux des Raisins de la colère* : traduit par Pierre Guglielmina et paru chez Seghers en 2019, celui-ci avait été salué d'une presse unanime. Avec ce deuxième opus, les Éditions Seghers poursuivent leur exploration de la fabrique de la création des chefs-d'œuvre de la littérature américaine du XXe siècle.

Auteurs

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale
(indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly
FloriLettres : ISSN 1777-563

Éditeur Directeur de la publication

Fondation d'Entreprise La Poste
CP B 707
75757 Paris Cedex 15
Tél : 07 84 37 16 77
fondation.laposte@laposte.fr

www.fondationlaposte.org/

Pour être informé du prochain numéro de Florilettres :

S'ABONNER À FLORILETTRES

